



L'existentialisme

Citations extraites de :

L'Etre et le néant, TEL, Gallimard, éd. 1986
L'Existentialisme est un humanisme, Nagel, éd. 1970
Réflexions sur la question juive, Idées, Gallimard, éd. 1962

Selon Sartre, l'homme est de tous les êtres le seul à ne pas être. Cela ne signifie pas que l'humanité se réduit à un miasme fantomatique, mais cela signifie que l'homme n'a pas d'*essence*, c'est-à-dire qu'il n'a pas de définition *a priori*. Tous les objets, toutes les choses ont une définition. Pour reprendre l'exemple que Sartre trouve sur sa table de travail, le coupe-papier *est* en son concept avant d'exister. Autrement dit, il est défini avant d'exister, son essence précède son existence. Plénitude rassurée et rassurante de l'objet : on est sûr qu'il ne se joue pas de nous, qu'il adhère à lui-même - c'est-à-dire à sa définition - et qu'il ne se dérobe pas.

Ce qui vaut pour l'objet ne vaut pas pour l'homme. Contrairement à l'objet, il n'y a pas de concept, de définition de l'homme qui précède son existence. Il est même impossible de définir positivement l'homme puisqu'il ne se définit négativement que comme l'être qui n'a pas de définition. Si l'homme n'est pas, il le devient. En effet, puisque rien ni personne ne l'a défini avant qu'il n'existe, il faut qu'il se donne à lui-même sa propre définition. Comment ? Par ses actes. Le faire vient au secours de l'être. Autrement dit, l'homme n'est que tel qu'il se fait. L'homme n'accède à l'humanité que par l'action. Ce qui ne signifie pas qu'il faut s'agiter comme un dératé : l'activisme n'est pas l'activité.

La grande nouveauté avec Sartre, c'est donc qu'il n'y a pas de nature humaine : rien ne nous programme et rien ne justifie l'enfermement dans telle ou telle catégorisation. Il n'y a que l'homme pour décider de l'homme. Ni une transcendance divine qui nous aurait conçus ni les simples circonstances ne contraignent l'homme à être ce qu'il est. Il n'est que ce qu'il a choisi d'être, même quand il se refuse à tout. Notons que le choix dont parle Sartre n'est pas l'expression d'une volonté capricieuse. Choisir, avoir un projet, c'est décider d'un sens global donné à notre existence. Chacune de mes décisions ponctuelles, chacune de mes volontés expriment ce projet global.

En déniant la réalité du concept de nature humaine, Sartre évacue donc le trop-plein d'être. Cela permet d'établir que l'humanité ne se caractérise par rien sinon par cette possibilité de réduire à rien ce qui prétend lui imposer de l'extérieur une définition ou une essence. C'est donc que l'homme a vocation à l'autonomie : il règle lui-même sa conduite et les normes de sa conduite. Il n'est l'objet de rien puisque fondamentalement, il n'est pas un objet.

L'homme n'est choisi par rien, il se choisit. Néanmoins, il arrive un moment dans toute vie d'homme où son essence se fige sur lui : c'est justement l'instant où il se fige. L'essence de l'homme n'est visible qu'à la fin, lorsque le choix n'est plus permis, c'est-à-dire à l'heure de la mort, quand l'existence se décrit au passé et se trouve engluée dans l'être. La mort transforme la vie en destin. Ce n'est qu'au moment ultime que destin il peut y avoir. Il ne saurait en être question avant : en ce sens, la tragédie grecque qui croit à la nature humaine ignore la vérité de la condition humaine.

Avant la mort, moment du bilan rétrospectif de l'essence, mais en même temps et par définition, moment d'un bilan impossible, l'homme n'est rien d'autre qu'une liberté, c'est-à-dire un néant. Cette liberté qui nous caractérise en propre est en même temps la promesse de tous les possibles : puisque nous ne sommes rien, nous pouvons tout, dans l'ordre du faire comme dans celui de l'être. Nous ne sommes condamnés par rien à être quoi que ce soit (je ne suis condamné ni par ma race ni par ma classe ni par mon métier à être ce que je suis). En particulier, je ne suis pas condamné par mon passé, mais c'est moi qui le détermine à me déterminer. La remarque vaut pour Oreste.

Néanmoins, ce qui peut apparaître comme une libération est en même temps une autre condamnation, bien moins rassurante et porteuse d'une grande angoisse (angoisse au sens métaphysique et pas seulement psychologique). En effet, en prenant conscience de ma liberté, je m'aperçois que je ne peux pas y échapper puisque telle est ma condition. (En effet, bien que l'homme n'ait pas de nature, il ne peut pas pour autant échapper à sa condition.) C'est en ce sens que Sartre peut dire que « *l'homme est condamné à être libre* » (*L'Existentialisme est un humanisme*, p. 37). Nous sommes condamnés au sens le plus strict du terme car la seule chose à laquelle nous ne pouvons pas échapper, la seule chose que nous ne pouvons pas choisir, c'est notre liberté : « *nous sommes une liberté qui choisit mais nous ne choisissons pas d'être libres* » (*L'Etre et le néant*, p. 541).

La seule chose qui nous définit (sans pour autant nous définir), c'est donc notre liberté qui est la reconduction continuée du choix et qui fait que nous sommes, comme le dit Sartre, « *en situation* » (*Réflexions sur la question juive*, p. 78) : « (...) pour nous, l'homme se définit avant tout comme un être ‘‘en situation’’. Cela signifie qu'il forme un tout synthétique avec sa situation biologique, économique, politique, culturelle, etc. On ne peut le distinguer d'elle car elle le forme et décide de ses possibilités, mais, inversement, c'est lui qui lui donne son sens en se choisissant dans et par elle. Etre en situation, selon nous, cela signifie se choisir en situation et les hommes diffèrent entre eux comme leurs situations font entre elles et aussi selon le choix qu'ils font de leur propre personne. Ce qu'il y a de commun entre eux tous n'est pas une nature, mais une condition, c'est-à-dire un ensemble de limites et de contraintes : la nécessité de mourir, de travailler pour vivre, d'exister dans un monde habité déjà par d'autres hommes. Et cette condition n'est au fond que la situation humaine fondamentale ou, si l'on préfère, l'ensemble des caractères abstraits communs à toutes les situations. »

Que l'homme soit condamné à être libre signifie qu'il échappe à tout déterminisme comme à tout fatalisme. Rien n'est écrit à l'avance. C'est pourquoi l'existentialisme sarrien est un athéisme. Parce que les dieux sont morts, l'existence est sans pourquoi. Sartre dit à cet égard : « *Dostoïevski avait écrit : ‘Si Dieu n'existe pas, tout serait permis.’ C'est là le point de départ de l'existentialisme. En effet, tout est permis si Dieu n'existe pas, et par conséquent l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve ni en lui, ni hors de lui une possibilité de s'accrocher. Il ne trouve d'abord pas d'excuses. Si en effet, l'existence précède l'essence, on ne pourra jamais expliquer par référence à une nature humaine donnée et figée ; autrement dit, il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté. Si d'autre part, Dieu existe pas, nous ne trouvons pas en face de nous des valeurs ou des ordres qui légitimeront notre conduite. Ainsi, nous n'avons ni derrière nous, ni devant nous, dans le domaine lumineux des valeurs, des justifications ou des excuses. Nous sommes seuls, sans excuses.* » (*L'Existentialisme est un humanisme*, p. 36).

Dès lors, l'homme est voué à endurer l'angoisse et le vide qui l'entoure, et qui constituent son lot. Vide absolu puisque nous ne pouvons nous raccrocher à rien. Angoisse absolue puisque nous seuls devons inventer quelque chose à quoi nous raccrocher. Par conséquent, la liberté appelle, chez l'homme, le courage et la détermination. La découverte métaphysique de notre liberté a nécessairement des retombées éthiques : soit nous choisissons d'assumer cette liberté dans une pratique authentique, soit nous n'avons ni le courage ni la lucidité ni la force de nous y résoudre.

Ne pas se résoudre à être libre, c'est être de mauvaise foi. L'homme est de mauvaise foi quand il fuit devant sa liberté et choisit d'être lâche. Il se ment à lui-même et fait comme si rien d'autre n'était possible que ce qui est, comme s'il ne pouvait être que ce qu'il est. La mauvaise foi met l'homme dans la position d'aspirer à une plénitude contraire à sa situation d'homme nécessairement inachevé. Pour échapper à l'infini des possibles qui accompagnent la liberté et aiguisent l'angoisse, le lâche ou le « salaud » réclame le statut de chose. Il se forge une définition et il y croit. Celui qui est de mauvaise foi adopte l'alibi le plus confortable éthiquement et le moins tenable métaphysiquement, l'alibi des déterminismes. L'homme de mauvaise foi se ment à lui-même et se veut déterminé à être. Il cherche l'adhérence, le gluant, la consistance graisseuse, ce que Sartre appelle « *le visqueux* » dans *l'Etre et le néant* (p. 661 sqq.), bref tout ce qui caractérise l'essence factice d'une liberté qui se choisit hétéronome. La mauvaise foi oublie cette exigence fondamentale que fonde l'existentialisme : « *il s'agit de constituer la réalité humaine comme un être qui est ce qu'il n'est pas et qui n'est pas ce qu'il est* » (*ibid*, p. 94). A cet égard, Sartre répertorie un certain nombre d'attitudes de mauvaise foi, dont celle du garçon de café archi-connue. A propos d'Oreste, s'il se croit déterminé à venger son père, alors on peut dire qu'il est de mauvaise foi, puisque, comme le lui fait remarquer Jupiter, il peut faire autrement.